



HAL
open science

Qui sait ce qu'est une femme... Des différences et des relations entre les sciences

Annemarie Mol, Franck Cochoy, Pascale Bonnemère

► To cite this version:

Annemarie Mol, Franck Cochoy, Pascale Bonnemère. Qui sait ce qu'est une femme... Des différences et des relations entre les sciences. *Fabriquer le genre*, 2022, <https://journals.openedition.org/tc/17309>. halshs-03723393

HAL Id: halshs-03723393

<https://shs.hal.science/halshs-03723393>

Submitted on 14 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Techniques & Culture

Revue semestrielle d'anthropologie des techniques
Suppléments au n°77

Qui sait ce qu'est une femme...

Des différences et des relations entre les sciences

Annemarie Mol

Traducteur : Franck Cochoy et Pascale Bonnemère



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tc/16988>

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Référence électronique

Annemarie Mol, « Qui sait ce qu'est une femme... », *Techniques & Culture* [En ligne], Suppléments au n°77, mis en ligne le 10 juin 2022, consulté le 11 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tc/16988>

Ce document a été généré automatiquement le 11 juillet 2022.

Tous droits réservés

Qui sait ce qu'est une femme...

Des différences et des relations entre les sciences

Annemarie Mol

Traduction : Franck Cochoy et Pascale Bonnemère

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ce texte est une version remaniée d'une conférence donnée lors du week-end de discussion « Feminism and Philosophy. Between Social and Natural Sciences » à Leusden, aux Pays-Bas, 19 au 20 mai, 1984.

Image d'ouverture.



Illustration extraite d'une *Anatomiam humanis corporis* de Jacopo Berengario da Carpi (1523)

Sources : gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France.

La génétique sait ce qu'est une femme. Sur un total de quarante-six chromosomes, une femme a deux chromosomes X.

- 1 Lorsque l'on prélève un échantillon de cellules de la muqueuse buccale, qu'on le prépare méticuleusement, pour ensuite le placer sous un microscope électronique, une image en ressort. « Ah, deux chromosomes X. Une femme ».
- 2 Cela signifie-t-il qu'une femme *est* vraiment une créature avec deux chromosomes X ? La théorie de la socialisation raconte une tout autre histoire : une femme est une personne qui, lorsqu'elle était enfant, était traitée comme une fille au point d'apprendre ainsi à devenir une femme. « Avoir deux chromosomes X » n'est évidemment pas la même chose qu'« apprendre à devenir une femme ». S'agit-il de différents aspects simultanément observables chez une femme réelle ? Ou s'agit-il de définitions contradictoires ?
- 3 On pourrait supposer que ce qu'est *réellement* une femme émerge quand sont additionnées les parties que chaque science en révèle. Une femme existe préalablement à toutes ces connaissances et sera révélée une fois qu'elle aura été éclairée de toutes parts. Chaque domaine scientifique apportera sa propre pièce jusqu'à ce que le puzzle soit finalement étalé sur la table. Mais l'on pourrait tout aussi bien avoir une vision moins pacifique des relations qu'entretiennent la génétique, la théorie de la socialisation et toutes les autres sciences. Oublions l'harmonie et la complémentarité. Accueillons la controverse ! Lorsque différentes histoires sont racontées, une seule d'entre elles peut être exacte. Qu'est-ce vraiment qu'une « femme » : une affaire de chromosomes ou d'éducation ?

- 4 La question de savoir si différentes sciences éclairent chacune un aspect particulier d'un objet donné, une femme par exemple, ou si elles formulent plutôt des affirmations contradictoires à son sujet, n'est pas seulement importante pour les sciences, elle l'est aussi pour les féministes qui veulent s'en mêler. Supposons que l'on se trouve confronté aux sciences de la vie, à la biologie et à la médecine. Devrait-on dès lors les prendre au sérieux parce qu'elles aussi « éclairent un aspect » de ce qu'est une femme ? Ou vaut-il mieux les combattre parce que la vérité sur ce qu'est une femme ne peut pas être une vérité biologique et médicale ? Devrait-on les accepter comme des faits ou les rejeter comme des contre-vérités ? Il existe bien une troisième possibilité. Non, je ne vais pas plaider pour un peu de croyance et un peu de dénonciation ; je ne propose pas davantage de m'accrocher aux éléments « utiles » et de rejeter ceux qui sont « oppressifs ». Méfions-nous des justes milieux providentiels ! La stratégie que je présente ici commence plutôt par mettre entre parenthèses la question de savoir quelle pourrait être la vérité sur ce qu'est une femme. Cette stratégie nous permet de nous écarter de la « science » et de poser des questions sur la division du travail et sur les batailles territoriales qui s'y jouent. Qu'est-ce que cela révèle des relations entre les différentes sciences ?
- 5 Dans ce texte, je vais parler des relations entre les sciences qui s'intéressent à ce qu'est une femme. Je le ferai en adoptant une posture d'ignorance volontaire : je feindrai de ne pas savoir et je ne chercherai pas à savoir pour moi-même ce qu'est une femme. Mon but est plutôt de rassembler des idées stratégiques pour interférer de manière féministe dans les sciences de la vie.

Coopération et lutte

L'anatomie sait ce qu'est une femme : un corps avec un utérus, des hanches larges, des seins, des lèvres et un clitoris. Il se trouve qu'il existe des corps sans seins mais avec un clitoris ou *vice versa*, mais l'anatomie fait preuve de peu d'hésitation. La *psychanalyse* sait qu'une femme est le produit d'identifications et de complexes. Sont également pertinents les désirs, les fantasmes et les résistances.

- 6 Comment, alors, l'anatomie et la psychanalyse sont-elles liées entre elles ? Cette question est ignorée par l'anatomie et ardemment contestée en psychanalyse. Plusieurs réponses circulent. L'une d'entre elles est que la psychanalyse a besoin de l'anatomie pour comprendre qui s'identifie à qui : une fille avec sa mère car ni l'une ni l'autre n'a de pénis : c'est facile à voir. Non, entendra-t-on ailleurs, ce qui compte pour le père, ce n'est pas son pénis de chair mais le fait qu'il représente la loi, le Nom du père est crucial. Cela signifie que l'anatomie est superflue pour la psychanalyse : les enfants se trouvent pris dans un ordre symbolique. Si la psychanalyse avait besoin du soutien d'une autre science, ce serait celui de la linguistique en raison de sa familiarité avec les symboles. Oui, continueront certains, l'anatomie n'est pas seulement superflue pour la psychanalyse, elle entre même en contradiction avec elle. Après tout, l'anatomie prétend qu'une femme a une certaine forme corporelle, alors que la psychanalyse sait qu'elle est le résultat d'une histoire complexe de sexualisation. L'anatomie attribue un sexe unique à un corps singulier, alors que, pour la psychanalyse, aucun individu concret n'est jamais sans ambiguïté et totalement femme.
- 7 Au sein de la psychanalyse, il y a un débat sur la relation que cette discipline entretient avec l'anatomie. On pourrait aussi dire que la psychanalyse est divisée en trois écoles

qui ont chacune des relations différentes avec l'anatomie. L'une d'entre elles collabore avec l'anatomie : l'anatomie décrit les corps et la psychanalyse la sexualisation de ces corps. Une deuxième école est indifférente à l'anatomie : l'anatomie étudie les corps, la psychanalyse s'intéresse à des phénomènes d'un autre ordre. Une troisième école conteste l'anatomie : l'anatomie se trompe en identifiant les femmes à des corps, la psychanalyse montre que la sexualisation s'ancre plutôt dans des histoires de vie. Du point de vue de chacune de ces écoles, il n'existe qu'une seule relation avec l'anatomie : la collaboration, l'indifférence ou la controverse. Cependant, si l'on prend du recul et que l'on examine la psychanalyse à distance, on peut dire que la psychanalyse coopère avec l'anatomie, l'ignore et la combat tout à la fois.

- 8 Diviser la psychanalyse en écoles est acceptable, personne ne sera choqué puisqu'il s'agit d'une science sociale et que les sciences sociales sont censées être divisées en courants. Que l'on considère cela comme un signe de leur immaturité ou comme une composante de leur force, les divisions internes sont évidentes. On pourrait penser qu'il en va autrement dans les sciences naturelles. Celles-ci sont dures, elles sont cohérentes, elles ne rêveraient pas de simultanément coopérer, de s'ignorer et de s'affronter. Ou bien le feraient-elles ? Quelle est la relation entre, disons, l'anatomie et l'endocrinologie ?
- 9 L'*endocrinologie* sait ce qu'est une femme en étudiant les hormones. Les petites filles, les femmes sexuellement matures et les femmes ménopausées ont toutes leurs propres niveaux d'hormones, qui fluctuent selon des rythmes différents. Qu'est-ce que cela signifie pour la relation entre l'endocrinologie et l'anatomie ? L'endocrinologie parle des hormones et de leurs effets sur la dynamique corporelle, quand l'anatomie décrit des organes et la disposition de ceux-ci dans le corps. En résulte-t-il une relation de complémentarité ou d'opposition ?
- 10 Il existe une branche de l'endocrinologie qui accepte l'approche spatiale de l'anatomie et qui cherche à situer les hormones dans le corps-espace. Elle utilise des dessins de l'hypophyse et des ovaires pour illustrer ses propres histoires et souligne que ce sont les sites où les œstrogènes et la progestérone sont produits.
- 11 Une autre branche de l'endocrinologie ignore la spatialité du corps et ne s'intéresse qu'aux taux d'hormones. Elle mesure ceux-ci dans le sang et ne se préoccupe pas de savoir si ce sang provient d'un bras ou d'une jambe. Elle s'intéresse plutôt au temps : le sang a-t-il été prélevé le matin ou le soir, avant ou après l'ovulation ? Elle décrit la relation entre les niveaux des différentes hormones en dessinant des carrés reliés par des flèches. C'est ainsi qu'elle sait ce qu'est une femme.
- 12 En revanche, une troisième branche de l'endocrinologie étudie la façon dont apparaissent les seins et les hanches larges : ceux-ci se développent à la puberté sous l'influence des hormones. Chez les embryons, les lèvres et le clitoris peuvent également être façonnés *in utero* par des hormones. Attention, dit cette branche de l'endocrinologie, l'anatomie n'est pas en mesure de comprendre ce qu'est une femme, elle est bien trop superficielle pour y parvenir. Ce n'est pas la forme du corps qui compte le plus, mais ce qui a causé cette forme. Par conséquent, l'endocrinologie est mieux équipée que l'anatomie pour déterminer qui est et qui n'est pas une femme, elle sait vraiment ce qu'est une femme. En outre, dans notre coin du monde (c'est-à-dire aux Pays-Bas), les utérus et les seins font assez souvent l'objet d'une ablation, tout comme les clitoris et les lèvres ailleurs, sans que la personne concernée ne cesse d'être

une femme. Les organes sexuels ne sont pas cruciaux, ce sont les hormones sexuelles qui le sont.

- 13 Somme toute, chacune de ces trois branches de l'endocrinologie a son propre rapport à l'anatomie : l'une collabore avec elle, une autre y est indifférente et la troisième s'y oppose. L'endocrinologie, pourrait-on dire, coopère avec l'anatomie, l'ignore et la combat simultanément.
- 14 La génétique, la théorie de la socialisation, la psychanalyse, l'anatomie et l'endocrinologie savent toutes ce qu'est une femme, mais elles le savent de manières différentes. Le problème est que si l'on cherche à comprendre ces différences, chacune de ces sciences risque de se diversifier et de se ramifier à nouveau. Il est possible d'appeler « endocrinologie » un domaine de la science, mais il existe aussi des « domaines de l'endocrinologie ». Et l'on ne peut pas qualifier la différence fondamentale entre l'endocrinologie et l'anatomie – la première s'occupant des hormones et la seconde de l'organisation spatiale des organes – de coexistence pacifique ou d'opposition flagrante sans prendre aussi parti pour une des branches de l'endocrinologie. S'abstenir de savoir ce qu'est une femme permet de se rendre compte que les différentes sciences prétendent toutes le savoir, parfois en empruntant aux autres et en se construisant mutuellement, parfois en se contredisant et en se confrontant les unes aux autres et parfois sans se laisser impressionner ou même sans se prêter mutuellement attention.

Énoncés scientifiques et interventions

Les diverses sciences ne se contentent pas de raconter des histoires différentes sur ce qu'est une femme. Elles jouent également des rôles – qui varient – dans le monde qui les entoure. Vouées à connaître la réalité, les sciences font aussi des efforts pour la changer. Comment s'articulent-elles entre elles à cet égard ?

- 15 Selon l'anatomie, le corps est une forme spatiale ; selon l'endocrinologie, c'est un système hormonal. Le diaphragme contraceptif est lié au regard anatomique ; la pilule contraceptive est un produit de l'endocrinologie. Dans la pratique complexe du contrôle des naissances, les diaphragmes et les pilules collaborent étroitement pour résoudre, mais aussi pour maintenir, le problème des copulations hétérosexuelles qui ne devraient pas donner naissance à des bébés. Les diaphragmes et les pilules transforment conjointement ce problème en un problème d'évitement de la fécondation. Au lieu de vouloir résoudre immédiatement ce problème, on pourrait aussi prendre du recul et faire place à une analyse plus transversale. Peut-être que le point discutable n'est pas la fécondation, mais les rapports sexuels : pourquoi avoir des rapports sexuels avec des hommes de telle manière qu'ils puissent éventuellement aboutir à des bébés ? Pourquoi avoir des rapports sexuels ? Pourquoi les avoir avec des hommes ? Il est possible d'insister sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un problème physico-technique, mais d'un problème moral : la contraception est-elle convenable ? Les choses peuvent être présentées sous la forme d'un problème de politique démographique : dans quelles conditions est-il possible de mettre au monde, de nourrir et d'élever des enfants ? Les cadres possibles abondent : les diaphragmes et les pilules délimitent le corps de la femme qui copule comme le lieu où se situe le problème du « contrôle des naissances » et où il peut être résolu. Les diaphragmes et les pilules coopèrent contre tout ce qui pourrait soit interdire le contrôle des naissances, soit le

rendre superflu. Pendant ce temps-là, les deux techniques se disputent entre elles et s'efforcent de prendre la place de l'autre. L'essor fulgurant de la pilule sur le marché en expansion de la contraception à la fin des années 1960 a presque fait disparaître le diaphragme. Ce n'est qu'à la fin des années 1970, en raison des revers subis par la pilule, que le diaphragme a regagné une partie du terrain perdu. Ces techniques se reprochent mutuellement d'être peu pratiques ou de requérir une discipline, de manquer de fiabilité ou d'être peu saines, de perturber l'amour ou d'être uniquement centrées sur la pénétration. Le conflit qui les oppose se déroule dans les salles de consultation, les chambres à coucher, les salons et les salles de réunion. Parmi les personnes impliquées, on trouve des femmes, des enfants non désirés, des maris et des amants, des médecins, des instituts de recherche, des domaines de recherche, des secteurs industriels, les médias, etc. Il ne s'agit pas exactement d'une lutte entre les anatomistes et les endocrinologues ; ces scientifiques ne s'y engagent que rarement. Mais c'est bien un conflit entre l'anatomie et l'endocrinologie, entre une façon de comprendre la femme-comme-corps et une autre façon de la comprendre. Et l'enjeu ne se limite pas à cette compréhension : c'est un combat matériel, social, et tous les acteurs impliqués ont leurs propres enjeux. Qu'une telle lutte matérielle et sociale puisse également être décrite comme un conflit entre l'anatomie et l'endocrinologie a son importance. Cela implique que ces domaines scientifiques ne peuvent pas fonctionner comme des juges dans la lutte à propos du contrôle des naissances : elles sont des parties qui sont impliquées.

- 16 Lorsque l'on s'intéresse aux sciences, on apprend beaucoup en recherchant les théories qu'elles produisent. Cependant, les sciences ne sont pas seulement des constructions intellectuelles désincarnées. Elles ne se contentent pas de formuler des énoncés, elles réalisent également des interventions. Et lorsqu'il s'agit d'intervenir, les sciences peuvent une fois de plus collaborer, s'ignorer ou entrer en conflit, ou faire tout cela simultanément. Elles peuvent s'accorder sur le point A : l'anatomie et l'endocrinologie considèrent toutes deux les femmes comme des corps et localisent le contrôle des naissances dans ces corps. Mais elles peuvent s'opposer sur le point B : l'anatomie considère les corps comme des entités spatiales et intervient dans la configuration spatiale de ceux-ci ; l'endocrinologie considère les corps comme des systèmes hormonaux et ses interventions modifient le niveau de l'une ou l'autre d'entre elles.

Objets et techniques

Si l'on cherche à comprendre les relations entre deux domaines scientifiques, on peut commencer par identifier ce que chacun a à dire sur l'objet X et ensuite examiner ses interventions. On peut comparer la psychanalyse, l'anatomie et l'endocrinologie en se demandant ce que chacune de ces disciplines fait de la réalité « femme ». Quand et dans quelle mesure collaborent-elles pour apprendre ce qu'est une femme et chercher à en changer la définition ? Quand et dans quelle mesure s'ignorent-elles ou se contredisent-elles ? Mais ce n'est pas seulement la définition de ce qu'est une femme dans une science qui informe ce qu'elle est dans une autre. De nombreuses autres démarcations jouent également : le corps, l'individu, l'enfant, la vie, la mère, etc. Et ces objets sont eux aussi définis par les diverses sciences qui collaborent et se confrontent. Cela passe souvent inaperçu : si l'on ne connaît que l'anatomie, on peut penser que dans les sciences de la vie, les individus et les corps coïncident. On peut alors considérer pour acquis qu'un individu est délimité par sa peau, comme c'est le cas pour un corps en

anatomie. Dans de nombreuses branches de la psychologie, par exemple, cette façon de concevoir les individus a été « importée ». Les psychologues qui mettent en doute cette vision se voient objecter qu'il s'agit d'un truisme biologique, un fait de la biologie. Pour répondre à ce genre d'assertion, il existe deux lignes de défense. La première consiste à soutenir que la psychologie et la biologie forment des systèmes de connaissances d'ordres différents : la biologie peut définir ses objets comme elle le souhaite, mais la psychologie n'est en rien tenue de se laisser impressionner par les définitions de la biologie ou d'en tenir compte. La seconde ligne de défense, moins courante, pourrait être décrite comme « la mise en doute des éléments importés d'autres domaines scientifiques ». Au lieu de déclarer que telle ou telle chose importée n'est pas pertinente, on peut en contester la validité.

- 17 Dans le cas présent, procéder ainsi est étonnamment facile si l'on s'y connaît un peu en biologie. En « biologie », les corps et les individus ne coïncident pas nécessairement. L'anatomie peut suggérer qu'ils coïncident, mais l'anatomie n'est pas la biologie. Une première façon de saper l'équation « individu = corps » est d'explorer les limites du corps. Où commence un corps et où se termine-t-il ? Les bactéries commensales, qui vivent dans les intestins, en font-elles partie ? Qu'en est-il des stimulateurs cardiaques, des couronnes dentaires, des embryons *in utero* et des organes transplantés ? Quand la nourriture commence-t-elle à faire partie d'un corps et quand les selles s'en séparent-elles ? Ces questions sont tout sauf simples.
- 18 L'étape suivante est plus radicale. Certaines spécialités de la biologie cherchent à connaître « le corps », d'autres non. L'hématologie examine le sang, qu'il soit situé dans un corps ou dans une éprouvette. La biologie moléculaire non plus ne connaît rien aux corps ; elle ne connaît qu'une longue série de molécules. Pour ce qui est de la « biologie », l'« objet » étudié peut tout aussi bien être du sang ou des molécules, ou toutes les bactéries qui vivent dans un bâtiment scolaire sale, ou encore un écosystème fonctionnel – routes goudronnées et canettes de Coca-Cola usagées comprises. Que ces branches de la biologie contestent ou non la délimitation des corps individuels, elles ne considèrent certainement pas cette démarcation comme une évidence. Alors, pourquoi la psychologie du développement, la psychanalyse ou la psychologie cognitive devraient-elles le faire ?
- 19 Les sciences ne connaissent pas leurs objets toutes seules ; chacune d'entre elles se fonde sur les définitions qu'en donnent les autres. Que l'on importe telle ou telle définition a donc des implications de grande portée. Une psychologie qui s'appuie sur l'écologie serait très différente d'une psychologie qui s'adosse à l'anatomie.
- 20 Les sciences ne se contentent pas d'échanger des définitions d'objets, elles échangent aussi des modèles. Ce que raconte la physique sur les pompes est utilisé en physiologie pour décrire le cœur. Les techniques sont également déplacées. Prenons l'exemple de la *génétique*. La génétique sait qu'une femme possède deux chromosomes X sur un total de quarante-six. Mais avant qu'elle puisse affirmer cela, beaucoup doit être fait. Une cellule est soigneusement sélectionnée et préparée avec des solutions appropriées afin de rendre les deux X visibles au microscope. Parfois, l'image microscopique ne répond pas aux attentes. Il peut alors y avoir un problème avec les solutions, le mélange, la préparation des lames, mais il est également possible de décider que le problème vient des chromosomes. La génétique peut alors déclarer que cet individu est XXY. Afin de maintenir la définition selon laquelle une femme est XX, ce XXY est appelé « anormal ».

- 21 La génétique ne comprend pas les techniques qu'elle utilise pour connaître ce qu'est une femme. Il n'existe pas de vocabulaire génétique pour décrire les microscopes électroniques ; les termes requis pour le faire proviennent de la physique et de la chimie. Ils comprennent les lois de l'électricité impliquées dans l'interrupteur marche/arrêt, les bilans d'oxydoréduction qui aident à interpréter le cliché photographique, les théories sur le comportement des électrons dans les champs magnétiques, etc. Dans un microscope électronique, les vérités issues d'innombrables champs scientifiques sont intégrées de manière invisible. Un généticien n'a pas besoin de connaître toutes ces vérités pour pouvoir manœuvrer adroitement un microscope électronique, pourtant son savoir qu'une femme est XX dépend de toutes ces importations. Il se pourrait bien qu'il soit possible d'adopter une position contraire en génétique en remettant en question les théories encapsulées dans le microscope électronique. Ce n'est pas facile car cela exige une connaissance approfondie des conflits subtils entre les branches et les sous-branches des différentes sciences impliquées dans le microscope électronique. Mais c'est possible et quelqu'un qui serait capable de défendre une théorie alternative sur le comportement des électrons dans les champs magnétiques compromettrait en même temps les certitudes de la génétique à propos de ce qu'est une femme.

Des connexions variées

- Divers domaines scientifiques savent ce qu'est une femme et s'engagent dans des interventions. Ils n'agissent pas seuls, mais s'appuient sur les connaissances d'autres domaines, importent des techniques venues d'ailleurs et tentent de réaliser des choses ensemble. Ils ne travaillent pas isolément, même s'ils ne tiennent jamais compte de toutes les autres connaissances sur ce qu'est une femme. Et si, à un certain niveau, ils encouragent la poursuite de relations pacifiques entre eux, à un autre niveau, ils s'engagent dans des conflits sans issue. Les relations entre les différentes sciences sont véritablement complexes. Parfois, les sciences ressemblent à des partis politiques : on y rencontre des luttes internes à propos de la bonne direction à suivre, de la propagande à usage externe, une opposition mutuelle et des coalitions. En outre, chacune d'entre elles rédige un programme qui stipule comment intervenir dans le monde et tente, autant que possible, de le mettre en œuvre.
- 22 Les controverses entre les sciences n'existent pas de manière isolée les unes des autres. La controverse entre le diaphragme et la pilule, que l'on pourrait également qualifier de controverse entre l'anatomie et l'endocrinologie, est liée à une série de conflits connexes concernant le fait d'avoir des enfants et de faire l'amour. Il n'est pas facile de préciser les liens exacts entre les frictions « internes » et « externes » de la science. Il n'est même pas aisé de dire quelle est la différence entre ce qui serait un conflit entre des « visions » ou des « sciences » et ce qui serait un conflit entre des « positions sociales » et des « points de vue politiques ». Dans chacun de ces cas, certains liens sont mis en avant et d'autres sont oubliés.
- 23 Les controverses entre les sciences ne sont pas à considérer isolément. Elles sont connectées par des liens complexes à ce que l'on considère généralement comme des controverses sociales. Elles sont également liées les unes aux autres. Un conflit entre deux branches de la biologie peut être lié à un conflit entre deux branches des mathématiques. La tension entre la représentation des espaces corporels et la mesure

des niveaux de sang en biologie est indirectement liée à la tension entre le dessin de figures géométriques et la résolution d'équations algébriques en mathématiques.

- 24 L'exemple de l'épidémiologie est une bonne illustration du fait que les controverses entre les domaines scientifiques sont à la fois liées les unes aux autres et aussi à des controverses sociales. *L'épidémiologie* sait ce qu'est une femme parce qu'elle a non seulement recensé la fréquence des maladies au sein des populations mais aussi leur répartition entre les sexes quasiment depuis son émergence en tant que discipline. En cours de route, la notion de femme a acquis une signification particulière : elle désigne une créature qui souffre statistiquement moins d'insuffisances cardiaques mais davantage de dépression que la moyenne des individus. L'épidémiologie importe les descriptions des maladies de diverses spécialités médicales et les rassemble dans des listes classificatoires. Elle ne cherche pas à localiser ces maladies dans l'espace du corps comme le ferait, par exemple, la pathologie. En ce sens, l'épidémiologie ne collabore pas avec l'anatomie. Elle localise plutôt les maladies dans un autre espace, celui de la terre, et collabore donc avec *la géographie*. La géographie peut diviser l'espace terrestre de plusieurs façons. Différentes branches de la géographie délimitent différentes régions. La version de l'espace géographique dans lequel l'épidémiologie établit ses comptages fait une grande différence pour cette discipline ; les connaissances épidémiologiques varient en fonction de la taille et de la forme de cet espace. Pour l'épidémiologie, ce qu'est une femme a une signification différente selon que l'espace de comptage s'étend à la terre entière ou reste confiné dans les frontières nationales des Pays-Bas : la femme qui habite la terre a une espérance de vie considérablement plus faible que celle qui réside aux Pays-Bas.
- 25 Imaginons une branche de l'épidémiologie qui se met à faire des relevés au sein d'une ville. Il s'agirait d'une grande ville que les géographes auraient d'abord divisée en secteurs. Ils peuvent le faire à l'aide d'une règle : certains géographes divisent les villes en différentes parties en traçant des lignes droites sur les plans de ville, ce qui leur fournit des « secteurs sur lesquels il est possible de travailler ». Il y a aussi d'autres façons de procéder : certains géographes se rendront dans la ville en question, s'y promèneront, puis traceront des lignes sinueuses sur le plan de la ville, en fonction des styles de logement qu'ils auront observés et de ce qu'ils auront entendu dans leurs conversations avec les habitants. Dans ce dernier cas, la rue qui longe la voie ferrée appartiendra à une zone différente de celle qui borde le parc ; le vieux quartier sera différencié de celui qui a été construit dans les années 1950. Selon l'option choisie, les données recueillies par l'épidémiologie seront différentes. Lorsqu'elle collabore avec une géographie qui trace des lignes droites, l'épidémiologie découvrira une femme qui s'écarte de diverses façons de l'individu moyen. Lorsqu'elle collabore avec une géographie qui suit des lignes qui ont une signification locale, l'épidémiologie peut être encline à générer non pas un seul profil de femme mais plusieurs. Dans un quartier, il peut être caractéristique pour une femme d'avoir des soucis financiers, dans un autre quartier, d'être dépendante de son *cherry* du matin. L'épidémiologie pourrait alors dire que l'on ne peut pas savoir ce qu'est une femme en général et que cela dépend de l'endroit à partir duquel on établit des statistiques.
- 26 Les vifs débats qui ont lieu au sein de la géographie sur la façon de subdiviser les villes se reflètent dans l'épidémiologie. Les résultats de la recherche épidémiologique diffèrent selon les techniques géographiques utilisées. De même, ces débats internes à la géographie ne se situent pas non plus hors du réel vécu : ils sont liés aux conflits

portant sur l'attribution des maisons, les causes du délabrement, la distribution des équipements, la difficile conciliation entre travail domestique et travail à l'extérieur. Ces débats sont liés aux luttes sociales, dans la ville et au-delà. Que cela lui plaise ou non, l'épidémiologie importe nécessairement toutes ces chamailleries et lorsque les connaissances épidémiologiques sont finalement utilisées pour informer les politiques de santé publique, les liens deviennent vraiment impossibles à démêler.

Objet ou caractéristique ?

L'anatomie sait ce qu'est une femme et la théorie de la socialisation le sait aussi. On ne peut pas simplement additionner ces deux formes de connaissance car elles sont parfois en conflit. Mais elles ont aussi quelque chose en commun. En effet, si l'anatomie et la théorie de la socialisation ne se rencontrent guère, leurs arguments se déploient dans un cadre commun. Elles partagent l'idée qu'il existe une chose telle qu'« une femme » et que cet objet peut être connu. L'anatomie étudie l'objet femme en dessinant ses contours et en découpant les corps de manière à acquérir une connaissance spatiale stable ; la théorie de la socialisation, par contraste, affirme que l'objet femme est éphémère et qu'il ne se matérialise que sous la forme de relations sociales particulières, et pourtant, ce qu'elles partagent est considérable car tous les domaines scientifiques ne supposent pas l'existence de l'objet femme.

- 27 Prenons *la physiologie*. La physiologie est capable de mesurer les débits cardiaques et les capacités pulmonaires actives. Elle peut ensuite déclarer que les débits cardiaques et capacités pulmonaires faibles sont féminins. Ce faisant, elle collabore avec les statistiques et développe des connaissances sur le corps. Cependant, la physiologie est incapable de déterminer si un corps particulier est ou n'est pas celui d'une femme. Les physiologistes peuvent demander à une personne « êtes-vous une femme ? » et se fonder ainsi sur la perception que cette personne a d'elle-même, ce que la théorie de la socialisation pourrait expliquer. Les physiologistes peuvent aussi « regarder » : « ah, des seins : une femme ». Ils notent alors « femme » sur les formulaires de recherche en s'appuyant sur leurs connaissances anatomiques. Donc, en collaboration avec d'autres sciences, les physiologistes sont en mesure de savoir si telle ou telle personne est une femme, mais sur le plan de la physiologie cardiaque ou pulmonaire, c'est impossible. La physiologie ne connaît pas l'objet femme, mais seulement le caractère féminin. Ce n'est pas une entité qui peut ou non s'asseoir sur la table d'examen ; c'est un trait que différents corps présentent à différents degrés.
- 28 La physiologie n'est pas le seul domaine scientifique qui connaisse les caractéristiques féminines. De nombreuses branches de la psychologie, par exemple, ne se soucient pas de parler de « la femme » mais étudient plutôt, de diverses façons, ce qui est féminin. Ainsi, un sexe n'est pas attribué à des individus mais à des caractéristiques. Cela permet de répartir les caractéristiques entre les individus, mais aussi de dissocier les différences de sexe des corps et de les étendre au reste du monde. Ainsi, les espaces, les compositions musicales et les méthodes de recherche peuvent être qualifiées de féminines.
- 29 Savoir ce qu'est une femme signifie aussi : savoir qui est une femme. Recourir au terme « féminin » ouvre la possibilité de préconiser une redistribution de cette caractéristique. Il existe davantage de différences entre ces deux types de connaissances mais, là encore, elles ont aussi quelque chose en commun. Pour ceux qui

s'y connaissent, les mots « femme » et « féminin » se réfèrent dans un cas à un objet et dans un autre à une caractéristique. Ce sont des concepts à fixer et à définir. Cela ne va pas de soi et c'est donc une fois de plus discutable. Au lieu de vouloir connaître l'objet « femme » ou la caractéristique « féminin », on peut aussi essayer d'étudier les catégories « femme » et « féminin ». Cela signifie que l'on ne comprend pas ces catégories par rapport à ce à quoi elles pourraient se référer, mais plutôt par rapport à leur histoire et à leur fonction. On peut alors historiciser les concepts de femme et de féminin : au XVIII^e siècle, ils n'avaient pas la même signification qu'au XX^e siècle. On peut les culturaliser : pour le catholicisme, la femme et le féminin sont quelque chose d'autre que pour les Mayas. On peut les localiser : à Stockholm, la femme et le féminin sont délimités d'une autre manière qu'à Madrid. Dans ce texte, j'ai également continuellement refusé de savoir ce qu'est une femme et je n'ai pas non plus cru à une quelconque forme de féminité. Ce faisant, j'ai utilisé une stratégie particulière, celle de l'explosion, de la fragmentation : chaque unité à laquelle on pourrait attribuer une définition de la femme ou du féminin peut elle-même être subdivisée en unités plus petites qui font chacune quelque chose de légèrement différent. Il n'y a pas de catégorie de femme ou de féminin qui soit uniformément utilisée au cours d'un siècle, dans une culture, dans un lieu, ou même au sein d'une institution qui se présente comme l'apogée de la cohérence : la science.

Interférences

Il est amusant de diviser les sciences en branches toujours plus petites et de découvrir ensuite qu'elles ne sont pas aussi fermées et impénétrables qu'on pourrait le penser. Cependant, les interférences féministes avec les sciences de la vie ne doivent pas s'arrêter là. Après tout, les sciences ne sont pas seulement des systèmes de connaissances dont on peut contester la prétention à la vérité : elles fonctionnent aussi. Elles ont des effets dans la réalité, elles ont partie liée avec tout ce qui se passe. Il est donc pertinent de prendre position dans les controverses scientifiques, non pas tant sur la base de croyances solides en une vérité ou une autre, mais plutôt sur la base d'une préoccupation éclairée pour « tout ce qui se passe ». Sur la base d'une implication dans les luttes sociales et politiques.

- 30 C'est loin d'être facile. Malheureusement, il n'y a pas de ligne de démarcation claire entre le bien et le mal et différents niveaux de lutte ne s'alignent pas nécessairement. De surcroît, si l'on s'intéresse à la politique féministe, la démarcation entre la femme et le féminin n'est pas le seul problème, il existe d'autres questions pertinentes dans le domaine des sciences. Les préoccupations féministes peuvent également conduire à des débats en économie sur la définition des mots « revenu » ou « ménage », ou à des techniques médicales telles que les examens physiques qui exigent que les corps soient allongés nus sur le dos sur une table d'examen. Inversement, la manière dont les sciences délimitent la femme ou le féminin peut être liée aux luttes sociales à propos du logement – on l'a vu avec la spécialité de l'épidémiologie qui tient compte du lieu de résidence pour savoir ce qu'est une femme. Elles peuvent aussi être liées aux luttes concernant les profits réalisés sur les médicaments – l'endocrinologie saurait ce qu'est une femme de manière différente si la production de la pilule ne générait pas des profits aussi importants.

- 31 Ne pas se contenter de rester en dehors des sciences pour les analyser, mais interférer avec elles en y prenant des positions motivées par un engagement dans les luttes féministes, implique-t-il de s'efforcer de créer une science féministe ? Certainement pas ! Les différentes sciences diffèrent, mais seulement dans une certaine mesure. Préférer une science à une autre dans une situation particulière ne constitue pas une raison suffisante pour la qualifier de « féministe ». Si l'on contribue à un domaine scientifique relativement acceptable, il vaut mieux éviter de nourrir l'illusion qu'il est possible d'éradiquer tout sexisme. Démasquer et réfuter tout ce qui est discutabile est simplement impossible : la quantité de figurations et techniques importées dans toute position scientifique est trop importante pour être saisie dans sa totalité.
- 32 Il y a quelque chose de particulier dans l'idéal d'une science féministe. Celles qui s'engagent dans des luttes féministes dans le cadre des sociétés capitalistes ne font pas du « capitalisme féministe » leur idéal. Pourquoi, alors, nombre de celles qui s'engagent dans des luttes féministes dans le cadre de la production de connaissances scientifiques défendent-elles une science féministe ? Comment se fait-il que, dans leurs utopies, la « science » survive en tant que cadre ?
- 33 Les sciences ne se contentent pas de se déchirer à coups de controverses, elles travaillent aussi ensemble. Cela signifie que les féministes qui cherchent à se mêler des sciences doivent également continuer à collaborer entre elles. Il est peut-être impossible de détecter tout ce qui est importé dans telle ou telle position scientifique, mais s'attaquer à des définitions et à des modèles importés particuliers est une bonne stratégie d'intervention. Les géographes dissidents peuvent inspirer des épidémiologistes mécontents. Je ne voudrais pas qualifier ces formes de collaboration d'« interdisciplinaires ». Après tout, le terme « interdisciplinaire » suppose une harmonie entre les disciplines et la possibilité de les additionner. Cela peut sembler fou mais qui parmi vous, mesdames, pourrait se réjouir à l'idée d'être, toutes ensemble, indisciplinées ?
-

AUTEURS

ANNEMARIE MOL

Annemarie Mol est actuellement professeur d'anthropologie du corps à l'Amsterdam Institute for Social Science Research de l'université d'Amsterdam. L'année où elle a travaillé sur « Qui sait ce qu'est une femme... », elle était titulaire de deux diplômes de master, l'un en médecine, l'autre en philosophie (délivrés par l'université d'Utrecht en 1982) et elle avait étudié une année à Paris (en participant à des séminaires de sociologie et d'anthropologie en 1982-1983). Elle était à la recherche d'un emploi qui lui permettrait de réaliser une thèse de doctorat. En attendant, elle suivait un cours postdoctoral de sociologie du soin, ainsi que des cours en sciences politiques, et elle enseignait la philosophie à des infirmières de santé publique.